

Il me sembla, l'espace de moins d'une seconde, que tout le spectacle présent rentrait dans le néant des songes, mais mes yeux, que je n'avais pas fermés, retrouvèrent la lumière, et je fus rassuré.

LUI

Je ne vous dirai donc pas la vérité, parce qu'il n'y a pas de concordance possible entre votre esprit servi par vos sens et ce qui est extérieur à vos sens. Il y a une représentation ; elle est inexacte, parce qu'elle est fragmentaire et momentanée. Quelques petits cubes de la mosaïque sont tombés de la voûte, vous les mettez dans le creux de votre main, vous en assemblez les nuances et vous croyez avoir reconstitué le drame du monde. Je ne vous dirai pas la vérité ; je vous dirai ce que

vous désirez savoir. Quand vous le saurez, vous n'en saurez pas davantage, mais vous serez content.

MOI

Maître des énigmes et des paraboles...

LUI

Les évangiles, mes évangiles ! Pauvres livres, heureux livres ! Quelle fortune eurent ces rêveries pieuses de quelques juifs troublés par des prophètes ivres ! L'imposture y fait avec la foi de si naïves arabesques ! Avez-vous lu les actes des Apôtres ? Cela ne vaut pas *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, mais que cela est émouvant ! Ils touchent Dieu avec la main. Et c'est une féerie, en même temps qu'une bergerie. Je suis tout. C'est un panthéisme d'escamoteurs ingénus. Me voici

charpentier, pêcheur, prophète, magicien; je suis pendu, enterré; je ressuscite, je monte au ciel; j'en redescends, sous forme de langues de feu. Je suis un, je suis deux, je suis trois; je suis colombe, je suis agneau, je suis Dieu, je suis homme, et tout cela à la fois. Et les peuples comprennent; les docteurs expliquent. Tout le monde croit. La vérité règne. Le bonheur se répand dans les cœurs apaisés.

MOI

N'est-ce pas ce que vous aviez voulu ?

LUI

Jésus, à qui j'é soufflai quelques idées élémentaires, eut tort de prendre douze disciples. Il aurait eu tort d'en prendre un seul. Mes idées, tombées dans ces douze têtes, devinrent douze sortes de folies différentes.

C'est alors que je m'intéressai à Paul. Il était trop tard. Aussi, je l'abandonnai presque aussitôt. L'Eglise qu'il fonda n'en est pas moins devenue une institution curieuse...

MOI

Les hommes l'ont crue divine.

LUI

Voilà bientôt vingt siècles que j'en considère avec chagrin le développement ironique. Elle m'a fait maudire, elle m'a fait mépriser...

MOI

Elle vous a fait aimer aussi.

LUI

De quel amour ! Ah ! mes belles fêtes d'Ephèse et de Corinthe !

MOI

Que dites-vous ?

LUI

Vous entendez en ce moment la confession d'un dieu. Moment unique dans votre vie et rare dans la vie de l'humanité. Prenez la main de votre amie et portez-la à vos lèvres. Elle vous aime. Vous m'écouteriez plus sagement, si votre cœur est apaisé. Appelez-la Élise, elle sourira à votre sourire.

J'obéis avec bonheur. Élise me laissa prendre sa main que je baisai tendrement. Son amie nous regardait avec un air de complicité aimable. Agréables fiançailles !

MOI

Je vous aime, Élise. M'aimez-vous ?

ÉLISE

Je vous aime, mon ami. Mais rendez-moi ma main, que j'assemble ces fleurs pour la fête de nos cœurs. Écoutons notre maître et soyons sages.

Je laissai retomber la main d'Élise, après l'avoir baisée encore une fois. Un sourire très doux me remercia et je vis, sous la robe blanche, le sein de mon amie se gonfler d'amour.

La petite, lasse d'avoir couru, s'était assise sur une chaise basse et elle appuyait sa tête sur les genoux de sa compagne qui, distraitement, jouait avec ses cheveux blonds. Mon maître, les yeux sur ce tableau charmant, où il semblait puiser de l'émotion, se taisait.

Après quelques instants d'un silence qui augmentait ma vie il parla.

LUI

Si je suis venu parfois visiter les hommes, c'est pour l'amour de leurs femmes. Non pas que, pareil aux dieux dont les poètes écrivirent l'histoire, je désire des embrassements multipliés. Je viens, moins pour aimer que pour me laisser aimer. J'appartiens à celles qui veulent me conquérir et je me fais pour leur cœur l'homme idéal que la terre leur refuse.

Car vous avez créé la femme, vous, les hommes, et vous êtes restés inférieurs à votre création. Vous n'avez même pas su acquérir les dons qui eussent achevé le miracle, et vos amours sont toujours boiteuses. Vous prenez

et vous ne donnez pas ; vous appauvrissez les champs que votre désir cultive, et les femmes que vous avez aimées meurent de soif en regardant la sécheresse de vos yeux.

Toutes les trois, elles écoutaient, fort attentives. Élise, cependant, voulut bien me prendre et me serrer les doigts, cependant que ses deux amies se levaient et allaient baiser la main du Maître. Mais il ouvrit les bras, et elles y tombèrent comme tombent deux fleurs arrachées par le vent. Élise et moi nous regardions avec plaisir des mouvements si charmants, et je me disais naïvement, au spectacle de ces amours sans jalousie : Il accueille en lui ces deux femmes comme il eût accueilli toutes les femmes, et je comprends qu'il puisse appartenir en même temps à toutes à la fois et à chacune en particulier. La main

d'Élise, cependant, commença de s'impacienter dans la mienne. Elle me dit, à mi-voix, sur un ton saccadé, ces mots énigmatiques :

ÉLISE

Ami, ami, ne sommes-nous pas plus belles que les femmes?

Oui, Élise était plus belle qu'une femme. Je crus voir une divinité. Je crus devenir dieu... Ma bouche s'empara de sa bouche, cependant que mon bras gauche maîtrisait sa tête et que ma main droite allait chercher, sous l'agitation de son sein révolté, les palpitations du cœur que je voulais. Il se fit une grande nuit, sauf dans ma tête et dans mes sens, et il me sembla que je possédais Élise et que des cris sortaient de nos bouches humides et frémissantes. Mais peut-être cela ne

fut-il qu'une illusion? Cependant, je me souviens parfaitement que, le jour revenu, nos yeux avaient des regards de connivence et de gratitude. De plus, nous étions maintenant si près l'un de l'autre que nous ne paraissions faire qu'un même corps, deux de nos bras confondus, une de mes jambes cachée par la robe d'Élise.

Insensiblement, nous reprîmes nos attitudes premières; la petite, quand nous recommençâmes à regarder le monde extérieur, dormait sur les genoux de son amie, et notre maître méditait, la tête dans sa main. Que s'était-il passé en face de nous, quel accomplissement mystérieux, je ne songeais pas alors à me le demander, et maintenant, si je me le demandais, je ne saurais que répondre. L'illusion sans doute nous avait tous également ensevelis sous une pluie de roses et le

magicien n'avait pas échappé à sa propre magie.

Le grand bonheur que j'éprouvais avivait mon intelligence. Quand mon maître se reprit à parler, il me parut qu'un très doux rayon de soleil tombait sur moi.

LUI

Je vous ai dit que la religion des anciens Grecs fut celle qui traduisit avec le moins de laideur et avec le moins de fausseté l'état réel du monde qui vous est invisible. Il y a des dieux, c'est-à-dire une race d'hommes aussi supérieure aux autres hommes que vous êtes supérieurs aux animaux les plus intelligents ou les mieux domestiqués. Vous avez conquis la terre ; mes ancêtres conquièrent les espaces, colonisèrent la plupart des planètes qui gravitent autour du soleil. Notre domaine possible

ne dépasse point le système solaire ; notre domaine réel ne s'étend point au delà de Jupiter, où demeure mon père ; et son extrémité vraie vers le soleil, c'est cette terre où nous sommes. Depuis un grand nombre de siècles, j'ai choisi Mars pour séjour, ce qui m'a rapproché de vous et m'a donné certaines inclinations humaines. Les autres planètes, soit par leur éloignement, soit par leur voisinage du soleil, me sont inaccessibles, presque comme à vous-mêmes. J'ignore ce qui s'y passe. Quant aux mondes infinis qui se répandent au delà de notre sphère, c'est, pour moi comme pour vous, l'inconnu et l'inconnaissable.

Ce que je viens de vous dire ne vous semblera pas très nouveau. Plusieurs de vos philosophes ont eu des imaginations qui touchaient à cette vérité par quelque point. Pour

vous railler, Voltaire inventa Micromégas ; mais, soumis aux apparences des lois de la physique, il en fit un géant démesuré. Pourquoi cela ? Les fourmis ne sont-elles pas, après les hommes, parmi les plus intelligents des animaux terrestres ? Il me semble bien me souvenir qu'à une époque très lointaine, celle que vos géologues appellent, je crois, l'époque de la houille, les termites déployaient sur votre globe une sorte de génie. Ces petits êtres si déliés ont été arrêtés net dans leur développement par l'abaissement de la température. Ils ne vivent plus que d'une vie ralentie, comme les autres insectes ; leur intelligence, n'étant plus alimentée par une abondante activité physique, s'est figée ; ils en sont restés à un point infranchissable pour eux désormais, et ce qu'ils accomplissaient jadis par choix et par volonté, ils ne le font plus, à

cette heure, que mécaniquement. Mais laissons Micromégas...

MOI

Micromégas ne nous intéresse plus guère. Vous avez dit, un peu rapidement pour mon intelligence, bien des choses qui me passionneraient, si je les comprenais mieux. Cette vie ralentie...

LUI

La vie terrestre est précaire, quand elle est à la merci du milieu atmosphérique. Les animaux qui n'ont pas une température très élevée sont destinés à dépenser leur force dans un perpétuel travail d'adaptation. Si la chaleur originelle avait monté, au lieu de baisser, les termites et les fourmis seraient peut-être deux grands peuples se partageant

l'empire du monde, et l'homme, une de leurs proies. Mais vous avez trouvé l'art du feu et vous vous êtes élevés au-dessus de tous les autres animaux. Le feu, qui vous donna un été constant, vous donna aussi le loisir. De là vos civilisations, filles orgueilleuses de la paresse, et qui renient leur mère. C'est de la paresse que tout est né parmi les hommes. De l'année où un de vos ancêtres a pu passer l'hiver au coin de son feu datent les arts, les sciences, les jeux, l'amour, toutes les joies. Le loisir, voilà la plus grande et la plus belle conquête de l'homme. Mais si vous avez su conquérir, si vous avez su créer, vous n'avez presque jamais su utiliser vos conquêtes ou vos créations. Ayant conquis le loisir, vous l'avez dédaigné, et des esclaves, honteux de l'inactivité de leurs mains domestiquées, se sont mis à prêcher parmi vous la sainteté du

travail. Pauvres fous ! Et n'êtes-vous point en train de gâter la femme ? N'êtes-vous point déjà parvenus à insinuer dans son cœur les méprisables principes de la morale juive ? N'avez-vous point résolu, dans votre orgueil borné de mâles, de défaire l'œuvre de vos ancêtres et de réduire au rôle d'hommes mesquins et diminués ces créatures qui vous dominaient de toute leur beauté et de toute leur tendresse ? Vous les instruisez ; vous leur apprenez les sottises inutiles qui enlaidissent vos cerveaux ; bientôt vous leur défendrez la parure, vous leur défendrez l'amour, vous leur défendrez de vous rendre heureux ! Mais je reprendrai ce discours plus tard. C'est une digression due à votre curiosité. Nous en étions à Micromégas. Eh bien ! je suis, si vous voulez, Micromégas, réduit à nos proportions humaines. Je n'ai pas plus que lui de pouvoir

absolu sur les hommes; je ne puis même pas, comme ce Titan, les écraser par distraction ou par plaisir. Je ne puis presque rien sur les hommes : je puis, quand je le désire fortement, leur insinuer quelques-unes de mes idées. C'est ce que l'on a appelé mes incarnations. Je ne me suis jamais incarné. Ma propre chair, presque immortelle et presque incorruptible, me suffit.

MOI

Presque...

LUI

Les dieux naissent et meurent, m'a dit mon père. Je n'en ai vu mourir aucun, je n'en ai vu naître aucun. Mais je suis né, puisque j'ai un père et une mère.

MOI

Votre mère Marie...

LUI

Enfant crédule, enfant distrait! qu'importent les noms successifs que nous donnent les hommes? Les Grecs appelaient ma mère Latone; ils me connurent sous le nom d'Apollon. Leur religion était pleine de fables, mais ils n'ignorèrent pas l'essentiel des choses. Comment les vérités élémentaires leur furent-elles révélées, je n'en sais rien. Peut-être mon père, aux époques primitives... Je ne commençai à m'occuper des hommes que vers le temps de Pythagore. Je lui inspirai quelques idées heureuses; il passa pour divin, et c'est un de mes rares disciples dont je n'eus jamais à rougir. Pythagore civilisa les bords de la Méditerranée. Sa pensée, soutenue par moi, planait comme un léger nuage blanc sur les flots bleus de cette mer maternelle.

Mais Épicure fut peut-être encore plus près de mon cœur. Sa sensibilité naturelle, plus souriante, produisit, sous mon souffle, une plus belle fleur intellectuelle. Il connut une partie de la sagesse et ne fut point dupe des analogies. Intelligent, il n'alla point supposer une intelligence universelle, inventrice de systèmes, de poèmes et de pratiques utiles au bonheur des hommes; il n'alla point imaginer un créateur suprême. Il comprit que les tempéraments des hommes sont divers et

Il ne leur conseilla point une volupté unique. Il enseigna la volupté, c'est-à-dire l'art d'être heureux selon sa nature. J'aimais Épicure. Je me manifestais à lui sous la forme d'un ami plus âgé, d'un voyageur qui courait le monde, en quête de la sagesse. Une fois ou deux par an, il me voyait arriver avec joie, mettait ses esclaves à mes ordres, ne me

cachait pas sa femme, qui fut longtemps jolie et pour laquelle j'éprouvais une tendre amitié. Elle n'était jalouse que de la tendresse de son mari et jamais elle ne l'empêcha de se réjouir aux caresses d'une belle étrangère. Elle-même n'était insensible ni à la beauté ionienne ni à la beauté asiatique : et ce couple charmant et pur partagea souvent des plaisirs qu'il ne se donnaient pas l'un à l'autre. J'acceptais ces usages voluptueux : la nuit indulgente entendit plus d'une fois nos soupirs se mêler à ceux de la mer, qui venait briser à nos pieds ses flots parfumés.

Ces choses arrivaient à l'heure où les jeunes esclaves venaient, avant d'aller dormir, laver au rivage leurs souillures de la journée. Elles jouaient, elles riaient, et nous aimions à les rejoindre dans l'eau tiède encore des feux de l'après-midi. Las d'une longue causerie

philosophique, nous trouvions dans les caresses des vagues un réconfort singulier et une force que nous abandonnions volontiers dans les bras des jeunes femmes. Ensuite, elles venaient s'asseoir près de nous, sur le sable, et elles chantaient, cependant que nous rêvions à la nature incréée. Ces chants ne manquaient pas d'attirer une jeunesse ardente; nous le savions et quand nous étions reposés et rafraîchis, nous allions nous étendre sur nos nattes, laissant des plaisirs nouveaux naître, fleurs nouvelles, à la place de ceux que nous avions cueillis.

Mon ami, les magisters qui empoisonnent votre sensibilité et qui étouffent votre intelligence vous ont fait croire, depuis quelques siècles, que la volupté d'Épicure, était une volupté toute spirituelle. Épicure avait trop de sagesse pour dédaigner aucune sorte de plai-

sir. Il voulut connaître et il connut toutes les jouissances qui peuvent devenir des jouissances humaines; il n'abusa de rien, mais il usa de tout dans sa vie harmonieuse.

Ce fut pendant les premières heures d'un de ces soirs heureux que nous trouvâmes, résultat de longues méditations et de longues discussions, le système des atomes. C'était un grand effort d'esprit, le plus grand qui se soit jamais produit parmi vous, et en dehors de vous. Concevoir le monde comme le produit d'une série de hasards, c'est-à-dire d'une série de faits ricochant à l'infini les uns sur les autres, c'est une conclusion à laquelle les plus nobles esprits de votre temps osent à peine s'arrêter, quoiqu'elle les séduise. Vingt siècles de platonisme ont tellement dérangé l'entendement des hommes que les vérités simples n'arrivent plus à s'y fixer. Cependant

tous les systèmes que vous avez imaginés sont réfutables, et celui d'Épicure ne l'est pas. Voulez-vous que je vous l'explique, non tel que l'ont défiguré vos professeurs de philosophie, mais tel que nous l'établîmes, en nos soirées ioniennes?

MOI

Nous ne connaissons guère le système d'Épicure que par le poème de Lucrèce...

LUI

La plus belle œuvre humaine, peut-être... Ah! si les hommes avaient élu pour bible ce livre admirable!

MOI

Devons-nous y reconnaître un peu de votre pensée?

LUI

Beaucoup, mon ami, beaucoup. C'est moi qui guidai vers Zénon le jeune Lucrèce qui apprit de sa bouche à aimer et à comprendre notre Épicure. Je retrouvais dans ce sombre génie romain quelque chose de la voluptueuse raison qui ennoblissait Epicure, un pareil désir de savoir et en même temps le respect des mouvements secrets de la vie. Son existence eût été celle d'un rêveur, si l'avenir ne l'avait tourmenté de ses passions. Il fut aimé, il fut persécuté par la jalousie, lui qui ne demandait à sa maîtresse que la paix de sa chair et la paix de sa pensée. Il aima. L'amour fit du rêveur un contemplateur. Il voulut connaître la cause de l'amour et il connut que l'amour était la vie elle-même; il voulut connaître la cause de la vie, et il connut que la

vie, c'est-à-dire le mouvement éternel, était sa propre cause. Les grandes aventures d'ambition dont il fut témoin contribuèrent beaucoup aussi à le détacher des plaisirs sociaux. Les actions si simples et si exactes des animaux lui semblaient plus intéressantes que les débats sanglants de quelques furieux qui achetaient par un crime la certitude de mourir par un crime. Au moment qu'il écrivit son poème, j'étais presque seul à le visiter dans sa villa Lucretia, non loin d'Albanum. C'était une ferme, plutôt qu'une maison de plaisance, et souvent, en revenant d'une promenade, nous donnâmes un coup de main à la moisson ou à la vendange. Memmius, s'il se trouvait là, nous regardait ou jouait avec les filles. Memmius était un sage mondain et un peu libertin. Le soir, nous reprenions notre causerie. Je lui révélais tout entiers les mystères

que Zénon, fort jaloux, lui avait cachés à demi. A ma visite suivante, il me lisait les dernières pages de son poème et je retrouvais avec bonheur dans cette langue moins souple, mais plus solide que la grecque, les idées et le génie du noble Epicure: «... Aïeule des Romains, ô volupté des hommes et des dieux, noble Vénus, c'est toi qui, sous la voûte du ciel où tournent les étoiles, peuples la mer porte-navires et la terre riche en moissons; c'est à toi que tout ce qui a vie doit d'être né et de contempler la lumière du soleil...

MOI

... A ta venue, déesse, les vents se retirèrent et les nuages prennent la fuite...

LUI

... Pour toi la terre épand l'odeur de ses

fleurs, pour toi rient les vagues de la mer... »

MOI

Lucrèce n'est plus guère estimé parmi les hommes. Il est tenu pour immoral, ayant parlé de l'amour sans hypocrisie et de la mort sans illusions.

LUI

Oui, il savait trop de choses blessantes pour votre sensibilité enfantine.

MOI

Je songe à une parole de Bossuet, une parole qui veut mépriser l'antiquité : « Sitôt que la croix a commencé de paraître en ce monde, tout ce qu'on adorait sur la terre a été enseveli dans l'oubli. Le monde a ouvert les yeux et s'est étonné de son ignorance... »

LUI

Et c'est moi, c'est moi ! Tant d'absurdités en mon nom !... Mais nos jeunes femmes se sont endormies, leurs cheveux mêlés aux fleurs qu'elles assemblaient. Laissons-les. Otez ces lilas, qui leur feraient mal à la tête. O créatures divines, vous savez tout, sachant l'amour, et vous n'avez pas besoin de nos vaines philosophies.

Il se leva et, faisant le tour de la table, il les baisa toutes les trois sur la joue. Puis il reprit sa place près de moi et parla.

LUI

Je ne vous dirai pas ce que c'est que la matière, je n'en sais rien. La matière, c'est ce qui est, ce qui a toujours été, ce qui sera

toujours. Avec Épicure, je la conçus telle qu'une infinité d'atomes ou de points se rencontrant au hasard et formant çà et là des groupes ; elle m'apparaît plutôt maintenant comme un tissu, mais cela revient au même, puisqu'il faut toujours des vides entre les éléments continus de ce tissu. Sans cela, nous aurions une masse immobile et, par conséquent, inerte. On ne peut pas supprimer l'espace, dont la réalité est pourtant impossible à concevoir ; car si l'espace est vide, il n'est rien, et sans ce néant rien ne pourrait cependant exister.

En admettant la matière sous la forme d'un tissu, nous la supposons composée d'une infinité de lignes se coupant dans tous les sens ; mais une ligne est faite de points. Revenons donc aux points, cela est plus clair, sans l'être beaucoup.

Votre chimie a cru atteindre les limites de l'analyse, en découvrant les molécules qu'elle compte et qu'elle pèse. Mais il est évident qu'un point pondérable peut se couper en deux points également pondérables, et ainsi jusqu'à l'infini, et ainsi sans limite d'espace ni de temps. Il y aurait donc deux infinis : l'un au-dessus de nous, puisque tout chiffre peut s'augmenter ; l'autre au-dessous, puisque tout chiffre peut se diminuer. Cependant l'espace devant être considéré comme un vide absolu, comme un néant parfait, comme rien, il se peut que chacun de ces deux infinis aboutisse brusquement à ce vide, à ce rien. Le monde est peut-être limité. Ce tissu est peut-être une boule isolée au milieu du néant. Comme on ne voit pas bien comment quelque chose peut sortir du néant, ou comment quelque chose peut devenir néant, nous conclu-

rons à l'éternité de la matière coïncidant avec l'éternité de ce néant. Nous aurons ainsi l'être et le non-être. Mais le non-être étant parfaitement inconcevable, quoique nécessaire à l'existence de l'être, nous le laisserons de côté, et d'ailleurs qu'en ferions-nous ?

Je sais bien qu'un de vos savants a pu, dernièrement, parler avec une certaine logique de l'anéantissement final de la matière ; je ne crois pas que cette idée ait un sens réellement perceptible, ni pour les hommes ni pour les dieux. Ce qui est, est. Désagrégation, d'ailleurs, ne signifie pas destruction, mais changement. La figure des choses a changé et changera encore, mais l'essence même des choses est éternelle comme le hasard. Cet univers n'est qu'un des innombrables jeux du hasard, un des moments fortuits du mouvement éternel... Cela vous ennuie ?

MOI

Qu'y a-t-il de plus intéressant, après notre vie personnelle, que la vie personnelle du monde ?

LUI

Vous mourrez, le monde tel que vous le voyez mourra aussi. Le mouvement qui l'a créé, par hasard, le détruira par sa continuité même. L'éternité vulgaire que vous concevez n'est qu'un moment. Avez-vous vu tourner une toupie ? Il y a un instant où, vers le milieu de sa giration, les cercles décrits par un des points de sa circonférence sont tous décrits avec une vitesse sensiblement égale. Le système stellaire, par sa précision, doit nous faire admettre que la toupie dont nous formons quelques-uns des atômes en est à peu

près à la moitié de sa course. Le mouvement n'est pas perpétuel, vous le savez; la giration ira donc nécessairement en mollissant, jusqu'à ce que la toupie se couche sur le flanc et meure.

MOI

Oh! nos rêves d'éternité!

LUI

Est-ce que j'y touche? Un homme meurt, un homme naît. Un monde meurt, un monde naît.

MOI

Le renouvellement n'est pas l'éternité.

LUI

Ce n'est pas d'éternité que vous rêvez, mais d'immobilité. L'éternité que vous avez conçue n'est qu'un arrêt de mouvement. Celle qu'il

faut concevoir, c'est la perpétuité du mouvement. Hommes, dieux et mondes, le mouvement éternel nous promène un instant dans les infinis du hasard...

MOI

Ainsi tout l'effort humain, nos philosophies, nos sciences, le douloureux et superbe édifice de nos civilisations...

LUI

Le destin est plus beau que toutes les civilisations.

MOI

Mais si elles doivent périr, que le souvenir du moins en demeure dans l'intelligence des dieux!

LUI

Les dieux peuvent-ils survivre au monde dont

ils sont nés ? Nous sommes vos frères en mortalité. Épicure le savait. Il ne considéra jamais les dieux que comme des immortels provisoires. Il n'eut pas davantage l'idée singulière d'un dieu unique, infini, éternel, etc. Cette croyance avait déjà été importée d'Asie en Grèce, mais les Grecs, ne la comprenant pas, gratifièrent en masse d'une immortalité ironique tout leur panthéon. Platon et Aristote la reprirent, essayant de la rendre raisonnable et n'arrivant qu'à en montrer mieux l'inanité philosophique. Je ne laissai pas Épicure, que j'aimais, s'égarer dans cette métaphysique. Dieu est une rêverie, charmante ou cruelle, utile ou dangereuse, selon les têtes où elle règne, mais ce n'est qu'une rêverie. Est-il nécessaire que je vous explique l'impossibilité de Dieu ? Dieu, pour les hommes, n'est pas un raisonnement, mais un sen-

timent. Vos meilleurs philosophes l'ont si bien compris qu'après l'avoir nié dans leur intelligence ils se sont hâtés de l'affirmer dans leur cœur. C'est ce que je ferais peut-être, si nous devions rester dans les régions humaines, mais je suis venu pour vous élever au-dessus des hommes, — un instant, avant de vous laisser retomber.

MOI

Maître, vous ai-je déplu ?

LUI

Ils sont presque tous retombés, ceux que j'avais emportés au-dessus de la terre. Les plus heureux sont morts, quelques instants avant leur parjure ; les autres m'ont trahi. Mais écoutez-moi. Avez-vous quelquefois réfléchi aux incontestables vérités mathéma-

tiques ? En tout cas, vous savez que un est un et que rien au monde ne peut faire que un soit deux ou que deux soit un. Dans le cerveau humain, chaque impression, chaque sensation, chaque image, chaque idée doit trouver pour se loger un habitacle séparé. Qui donc a imaginé, pour remplacer l'âme, une cellule centrale ? Imagination inutile, car cette cellule ne pouvait être qu'une réduction du cerveau, comme le cerveau est une réduction du monde. Un centre unique de connaissance est une conception absurde ; ce centre unique est nécessairement composé d'autant d'éléments récepteurs qu'il y a d'éléments connaissables. Ainsi Dieu ne peut pas être conçu comme un être simple. S'il existait, il ne pourrait exister que complexe ; il ressemblerait beaucoup à un homme, il ressemblerait beaucoup à moi-même, qui suis un surhomme. Multipliez-vous

à l'infini et vous avez le seul Tout-Puissant réellement concevable. Les religions et les philosophies modestes qui ont imaginé Dieu sous la forme d'un homme parfait sont demeurées au moins dans les limites d'une analogie raisonnable. Moi, l'un des dieux qu'adorent les hommes, je vous le dis en toute humilité divine : je suis un homme et Dieu est un homme. Vous ne dépasserez jamais cette honnête conception sans entrer dans l'absurde. Qu'est-ce que le Dieu de vos métaphysiciens ? Une abstraction qui n'a pas plus de réalité possible que le calorique, le bien, la pénétrabilité, le vrai, le beau ou la pesanteur.

La religion des Grecs était charmante, aux derniers temps, surtout ; la vôtre parfois m'a donné quelques douceurs. Les Anciens connaissaient la religion de la beauté et de la

volupté, vous connaissez celle de la grâce et de la tendresse. Je méprise vos philosophies, qui ne sont que d'adroites constructions intellectuelles, je n'ai jamais pu mépriser vos légendes et vos superstitions, politesse traditionnelle que votre esprit fait à votre sensibilité. Mais ceci est le champ réservé aux exercices du peuple, des enfants et des femmes timorées. Il n'y a de nobles créatures humaines que celles qui s'adorent elles-mêmes et qui s'étudient à tirer de leur nature tout le vain bonheur qui y est contenu. Vain, mais réel, et seule réalité. Savoir que l'on n'a qu'une vie et qu'elle est limitée ! Il est une heure, et une seule, pour vendanger la vigne ; le matin, le raisin est âpre ; le soir, il est trop sucré. Ne perdez vos jours ni à pleurer vers le passé, ni à pleurer vers l'avenir. Vivez vos heures, vivez vos minutes. Les joies sont

des fleurs que la pluie va ternir ou qui vont s'effeuiller au vent.

MOI

Épicure, Epicure !

LUI

Oui, je veux que tu sois un nouvel Épicure et que tu redises aux hommes d'aujourd'hui ce que mon ami enseignait jadis aux Athéniens. Des apôtres ont parlé en mon nom, qui ont réussi à répandre sur la terre une doctrine de désespoir. Ils ont enseigné le mépris de tout ce qui est humain, de tout ce qui est souriant, de tout ce qui est lumineux. Inaptes aux plaisirs naturels, ils ont cherché le plaisir dans leur propre douleur et dans la douleur où ils plongeaient leurs frères. Ils ont appelé la terre une vallée de larmes, mais

ces larmes, ce fut leur méchanceté qui les fit couler en abondance. Méchants pour eux-mêmes, ils le furent pour les hommes qui se firent les esclaves de leurs rêves sombres. Après avoir promis à leurs fidèles une éternité de joies chimériques, en retour des joies simples et vraies qu'ils leur volaient, ils enlevèrent du cœur des hommes jusqu'à l'espérance, ils imaginèrent l'enfer. Fils des anciens prêtres de Baal, ils instituèrent sous mon nom l'idole cruelle de leurs pères et ils firent de moi le créateur hideux et prévoyant des damnés futurs. Ces monstres, cependant, ne m'ont pas découragé et j'ai soutenu de mon inspiration tous les efforts de la sagesse naturelle que j'ai vus se produire parmi toutes ces horreurs.

Hélas ! ils vous tiennent toujours et ceux qui les combattent, prêtres différents, sont

quelquefois encore des prêtres plus méchants. Votre morale est aujourd'hui la plus basse et la plus triste qui régna jamais. L'enfer extérieur, auquel vous ne croyez plus guère, est entré dans vos cœurs, où il dévore toutes vos joies.

MOI

Oui, nous sommes tristes. La peur du péché a survécu en nous à la croyance au péché. Nous n'osons jouir de rien. Celui qui s'assied au soleil pour boire les premiers rayons du printemps, nous le méprisons, mais en ressentant de l'envie pour sa lâcheté, car nous appelons lâcheté tout loisir improductif. Quand nous ne pouvons plus travailler, nous allons regarder ceux qui travaillent.

LUI

Votre état social est un spectacle de folie.

Les esclaves romains avaient une vie moins dure que beaucoup de vos ouvriers. Vous faites travailler jusques aux femmes, à la mode sémitique ! Riches et pauvres, d'ailleurs, vous ignorez tous également les joies du loisir. Vous donnez au travail toutes les heures de vos journées, les uns pour avoir du pain, les autres pour conquérir un plaisir dont la fatigue les empêche de jouir, et ceux-ci, les plus fous, pour augmenter leur fortune. Vous en êtes arrivés à ce degré d'imbécillité qui fait regarder le labeur non seulement comme honorable, mais comme sacré, alors que ce n'est qu'une nécessité triste. Cette nécessité, vous l'avez portée au rang des vertus, alors que ce n'est sans doute que le vice d'un être corrompu et pour qui la vie si brève n'est qu'un long ennui.

MOI

Et ce travail, qui du moins permet de respirer et de manger, il n'y en a pas pour tous. Des milliers d'êtres, dans les villes les plus civilisées, meurent de faim tous les jours, oh ! d'une mort lente ! On agonise pendant dix ans, pendant vingt ans...

LUI

Croissez et multipliez. Cela, c'est l'œuvre de mon père. Il s'était pris d'une sorte d'amour jaloux et méchant pour les Juifs, petit peuple assez remuant, et il se montra curieux d'encourager leur orgueil naturel jusqu'à le rendre démesuré. Cela donna des résultats comiques et tristes. Ces Bédouins ignorants se crurent destinés à dominer le monde, puis ils disparurent comme nation, au moment même

où cette domination s'accomplissait. Singulière destinée pour les Juifs d'avoir donné aux hommes une religion à laquelle ils ne croient pas eux-mêmes !

Hélas ! sur les instances de mon père vieilli et que ces barbares prolixes commençaient à ennuyer, après avoir essayé d'assagir Jésus, qui avait trop de disciples, je m'intéressai à saint Paul. Je vins vers lui, comme je suis venu vers vous ; il fut ébloui et il crut tenir de cette vision une mission divine. Je le suivis dans ses voyages. Son énergie m'amusait ; mais à Athènes, je me rangeai parmi ses contradicteurs, dont j'excitai le rire. Plus tard, je le laissai mourir sans consolations : son orgueil lui suffisait.

Je croyais cet homme moins fou que les autres thaumaturges qui, comme lui, amusaient les foules, mais l'idée de Dieu lui

monta à la tête et il se mit à croire en moi, en m'attribuant la toute-puissance. C'est alors que je cessai de le visiter, car je n'aime pas à me rendre le complice facile des divagations religieuses. Laisse à lui-même, il continua de m'entendre; ma voix sonnait à son oreille sourde, comme un bourdonnement. Sa foi s'exaspéra, et il accepta le martyre. Quelle différence avec ce charmant Épicure pour qui nos entretiens ne furent jamais qu'un divertissement supérieur! Mais ce Paul, quoique halluciné, n'était pas incapable d'une certaine imposture et c'est assurément pour se grandir aux yeux des sots qu'il feignit d'avoir été ravi au ciel. Il est vrai qu'il croyait à ma résurrection. Quelles histoires! On dirait que les hommes ne donnent aux mots un sens précis que pour avoir le plaisir de les employer à contre-sens. Votre cerveau a des jeux bien

singuliers. Les morts sont morts. Les morts ne sont peut-être pas morts. Les morts sont vivants. Les morts sont les seuls vivants. Quels jongleurs vous faites !

Je ne laissai pas que de m'amuser aux développements de la religion nouvelle. Elle manifesta des âmes féminines bien charmantes. Quelle précieuse créature que sainte Cécile, quelle amoureuse ingénue ! Nulle autre femme peut-être ne connut d'aussi délicieuses nuits que celles que Cécile passait avec l'ange qui la venait visiter... Entre tous les souvenirs de ma vie divine...

MOI

C'était donc vous ? « Valérien trouva Cécile priant dans son lit avec un ange. »

LUI

Pauvre Valérien ! Il ne douta jamais de la

pureté de sa fiancée. Il l'aimait trop pour être troublé, même par l'évidence. Aussi a-t-il bien mérité la couronne éternelle que lui décerna l'Église. Si les femmes connaissaient mieux l'histoire de cet excellent jeune homme, de quelle faveur n'orneraient-elles pas son souvenir et son image ! Cécile ne cessa jamais de l'aimer, mais elle m'adorait. Un prestige enveloppait ces cœurs simples. J'achevai leur bonheur en les laissant mourir extasiés, avec la certitude de retrouver, au delà de la mort, leurs baisers interrompus, et de les retrouver éternels.

Cette aventure, mon ami, me fit comprendre la beauté particulière que recélait la nouvelle religion : elle contenait plus de grâce que le paganisme le plus pur et je ne sais quoi d'ingénu et de tendre que je n'avais pas rencontré jusqu'alors. L'insensibilité stoï-

cienne devint ridicule ; la mode fut de souffrir : les couronnes de roses se changèrent en couronnes d'épines. Il y eut de longs siècles de stupeur et quand l'âme humaine se réveilla et voulut sourire, son sourire fut de la mélancolie. Peut-être que les hommes ne guériront jamais de la blessure que leur a faite le christianisme. Elle a semblé parfois se cicatriser : au moindre heurt, à la moindre fièvre, elle se rouvre et saigne. Heureux ceux qui souffrent ! Cette parole insensée hante toujours vos cœurs débiles et vous avez peur de la joie, par vanité. Vous avez accepté l'anathème au bonheur de vivre lancé jadis par quelques désespérés juifs et quand vous avez ri, vous demandez pardon à vos frères, car il est écrit : Heureux ceux qui souffrent.

L'homme, qui fait toujours semblant de se révolter, est le plus obéissant des animaux

domestiques. Il a successivement accepté les prescriptions les plus infâmes de toutes les morales et cela fut toujours parmi vous un titre à l'honneur que de s'agenouiller devant un décalogue en recevant des coups de corde sur le dos. Les grands hypocrites ont toujours été vos maîtres préférés et l'on vous entend encore hennir à l'idée du sacrifice. Votre sensibilité a mal fleuri : votre intelligence est insuffisante. Elle s'est toujours montrée la dupe des directeurs de conscience qui se sont succédé sur vos épaules. Les prédicateurs de la vertu la pratiquent rarement. Vous avez toujours eu affaire à des gosiers altérés dont l'unique soin est de vous faire croire que la fontaine est empoisonnée.

Le moraliste, c'est l'éternel vieillard qui fait un tableau terrible de l'amour à la jeune fille dont il est amoureux. Les conseils qui

entravent le développement de l'énergie sont toujours des conseils hypocrites, c'est-à-dire intéressés. Il y a aussi l'imitation naïve de l'hypocrisie ; il y a les sots, les vaniteux, les malins subalternes : mais ce sont les maîtres qu'il faut démasquer.

MOI

Quoi ! N'y eut-il jamais de grands esprits sincères, de véritables amis des hommes ?

LUI

Il ne faut pas prendre au tragique ce que je viens de vous dire. Les plus grands hypocrites ne sont jamais des hypocrites parfaits. Il y a toujours en eux une part de sincérité. L'exercice de la sincérité est ce qu'il y a de plus naturel dans l'homme. Il faut beaucoup de volonté pour se créer un caractère factice ;

il faut aussi beaucoup de talent et peut-être même du génie. L'hypocrite, en se montrant sous un aspect factice, diminue son plaisir de vivre; il ne le retrouvera tout entier que le jour où il aura plié à sa manière un grand nombre de disciples : de là le prosélytisme des grands créateurs de mensonges sociaux. Mais l'hypocrisie cesse quand le milieu nouveau est créé, créateur lui-même de nouveaux caractères. Les premiers protestants, pour déprécier les papistes, feignirent une certaine rigidité de mœurs. Cette hypocrisie devint traditionnelle, puis elle devint héréditaire, et c'est avec une véritable bonne foi que les calvinistes proscrirent de la vie tout ce qui pourrait en faire la beauté et la douceur. Les catholiques, par ruse de guerre, ont encore renchéri, dans leurs prédications du moins, sur le mépris du plaisir, et c'est

en toute naïveté et bonne foi, eux aussi, qu'ils prescrivent l'exercice de quelques vertus dont la pratique ferait reculer l'humanité au delà de l'état sauvage. Les philosophes, d'ailleurs, ne tiennent pas aujourd'hui un langage différent et ils seraient bien étonnés, si on les écoutait, de voir la civilisation, avec ses délicieuses complications, tomber en ruines et rendre la terre semblable aux champs où s'éleva Troie et aux déserts où se dresse encore le fantôme de Timgad.

Il faut considérer séparément les théories morales de l'humanité et la forme qu'elle donne à sa vie quotidienne.

Je vous ai parlé des grands hypocrites. Il y eut aussi de grands naïfs. Ni les uns ni les autres n'ont eu sur la marche générale des choses l'influence que vous pourriez supposer. Le monde des idées et des mots est un monde,

et le nombre des faits et de l'activité en est un autre. Ils réagissent sans doute un peu l'un sur l'autre, mais si peu et si lentement et avec tant de retard, que leurs influences réciproques sont bien difficiles à établir. Ce n'est guère que depuis cinquante ou soixante ans que les idées sociales du christianisme semblent parfois prendre une forme active, mais avec quelle timidité! Peut-être le christianisme se réalisera-t-il un jour pratiquement, mais il y aura longtemps alors qu'il aura disparu comme religion, comme philosophie, comme morale. Et un nouveau désaccord sera visible entre la pensée et la vie.

Cette réalisation à longue échéance des grandes doctrines sociales n'est peut-être qu'une illusion. Le champ de la pensée et le champ parallèle de l'action ont des limites; les mêmes pensées doivent donc revenir après

un tour de roue, et les mêmes actes. La coïncidence, proche ou lointaine, est peut-être fortuite. C'est en vain que vous pensez et que vous parlez ; l'action se déroule selon un autre plan et les deux plans sont peut-être éternellement insécables l'un par l'autre.

Tout au plus peut-on admettre que le vague spectacle des choses inspire à l'homme un gazouillement pareil à celui qui prend les oiseaux quand se lève le soleil. Mais direz-vous que c'est ce gazouillement, qui fait que le soleil se lève ? Vos raisonnements sur la puissance des idées, qui seraient créatrices d'action, ressemblent à celui-là. Les idées des hommes ne peuvent jamais être que des idées d'après coup. L'avenir ? Savez-vous seulement le temps qu'il fera demain ? Le futur que vous prétendez prévoir n'est qu'un passé arrangé par votre imagination et par votre

sensibilité. Vous croyez qu'il arrivera ce que vous désirez qu'il arrive. Enfants!

L'exercice de la pensée est un jeu, mais il faut que ce jeu soit libre et harmonieux. Plus vous le concevrez inutile et plus vous devez le vouloir beau. La beauté, tel est peut-être son seul mérite possible. N'y laissez pas entrer, du moins, ces petites idées rampantes qui hantent les cerveaux corrompus, comme les cloportes, les bois pourris.

MOI

Nos pensées sont donc plus libres que nos actes?

LUI

On y peut garder plus facilement l'illusion de la liberté. Nous sommes tout entiers, hommes et dieux, soumis au destin et rien

n'arrive qui ne soit la conséquence logique et nécessaire des mouvements antérieurs de la matière éternelle. Nous sommes des vaisseaux fatalement emportés par les vents et par les courants vers un but inconnu ; mais autre chose est de descendre le fleuve invincible en gouvernant parmi les écueils, autre chose est de tournoyer à la dérive. La pensée est un gouvernail qu'il ne faut jamais lâcher ni jamais remettre en mains indignes.

Mais ces idées-là sont bien générales et ne peuvent guère, je crois, vous apporter un grand réconfort. Me voici pareil aux prêcheurs apocalyptiques qui remplacent le raisonnement par des prosopopées. Je ne suis pas venu vers vous pour vous offrir des modèles d'éloquence ou de piquantes énigmes. Si je fais encore un effort en faveur des hommes, je veux qu'il soit net et clair. Mais, hélas ! il

est des questions où les dieux eux-mêmes se perdent comme des enfants dans une forêt. La raison des choses nous échappe aussi bien qu'à vous-mêmes. Nous aussi, nous sommes des poussières d'infini, un peu plus brillantes, voilà tout.

Quelques problèmes cependant sont considérés dans nos assemblées comme bien résolus. Ils vous troublent encore. Nous les avons asservis et notre intelligence les domine. J'en mettrai les solutions dans vos mains, puis nous ferons une promenade parmi ce printemps que vous ne reverrez peut-être plus jamais...

MOI

Jamais ? Quoi, jamais ?

LUI

Aussi beau, aussi tendre, aussi limpide et

aussi parfumé. Je ne puis rien sur votre destinée humaine, je ne la connais pas. Avant de descendre...

MOI

Et comment, maître, êtes-vous descendu parmi nous ?

LUI

Curiosité de petite fille ! Je viens sur terre aussi facilement et aussi naturellement que vous allez en Amérique. Comment ? C'est ce qu'il vous est bien inutile de savoir, puisque vous ne pourriez jamais en profiter et que cela ne pourrait que vous induire à des expériences puériles et dangereuses. Mais il est une autre question que vous n'osez pas me faire et à laquelle je répondrai, car si elle n'est pas sur vos lèvres, elle est dans votre tête.

Enfants chéries, apportez-nous d'autres fleurs, apportez-nous des fruits, donnez-nous vos sourires.

Les trois jeunes femmes se réveillèrent et vinrent nous présenter leurs fronts. Mon amie se trompa et m'offrit ses lèvres; j'en profitai, ce qui la fit rougir. Elle s'enfuit, rejoignant ses compagnes.

Il faisait clair et chaud, mais le soleil n'était pas visible. La lumière semblait venir de partout, les objets ne donnaient point d'ombre. Cette singularité, au lieu de m'effrayer, augmentait ma sensation de bonheur. Il me sembla que j'avais enfin conquis un état de béatitude longtemps désiré. L'amour chantait en mon cœur. Je regardais avec attendrissement les plis de la robe blanche de mon amie, qui flottait derrière elle, comme elle courait.

Son chapeau de fleurs tomba et, baissée pour le relever, ses seins candides apparurent au bord de son corsage. Je ne pus me retenir de m'élancer vers elle, tout ému, la bouche pleine de baisers et de mots troubles.

MOI

Vous ne vous êtes pas fait mal ?

ÉLISE

Mais je ne suis pas tombée !

Et elle riait, tout en se recoiffant. J'avais pris le chapeau, pendant cela, et je le respirais comme un bouquet. Cela la faisait rire encore plus.

MOI

Les fleurs, Élise, n'ont plus la même odeur quand elles ont dormi sur vos cheveux ou

dans votre cou ; on dirait qu'elles sont devenues vous. C'est vous que je respire...

ÉLISE

Je veux bien...

Élise, non plus, ne savait plus très bien ce qu'elle disait, ou peut-être lisait-elle dans mon cœur ? Comme mon maître, elle venait de répondre à une prière que je n'osais formuler.

J'avançais les deux bras pour prendre à pleines mains la fleur que je voulais et que l'on me donnait, mais Élise fuyait déjà. Je l'atteignis au milieu d'un bosquet de lilas. C'est là qu'elle fit mon bonheur.

Sarobe, qui n'était qu'une tunique, descendit lentement, dévoilant une à une les beautés de ma divinité, qui me semblait la beauté elle-même. Elle était si belle que mon admiration,

pendant un instant, l'emporta sur mon désir, mais la vue du ventre pur, conque de nacre fleurie d'or, me jeta à genoux dans un délire sacré et des baisers fous entr'ouvrirent le calice de la fleur bientôt toute épanouie, bientôt toute respirée. Nous fûmes heureux dans le même instant; mon transport m'avait élevé au sommet d'une si haute montagne que j'en avais le vertige et que ma tête tourna. Quand je me retrouvai mourant dans les bras de ma mourante amie, il me parut que j'avais revêtu une dignité nouvelle et que la résurrection qui m'arrachait à une délicieuse mort me faisait entrer dans une vie plus précieuse.

Mon amie, revêtue de sa robe et son chapeau de fleurs sur ses cheveux rattachés, cueillait des branches de lilas. Je me levai pour venir à son secours, car une gerbe énorme emplissait déjà ses bras blancs : elle me la

donna, puis elle fit une moisson d'œILLETS et de roses, et nous revînmes vers mon maître.

Il n'avait pas l'air de s'être aperçu de notre absence. Il loua les fleurs, en respira quelques-unes, remerciant de sa grâce mon amie qui rougissait un peu. Les deux autres jeunes femmes revenaient aussi avec des cerises et des pêches précoces, moins douces que leurs joues rosées. Je remarquai dans leurs yeux animés, qui échangeaient de lents regards, je ne sais quels airs de langueur, mais j'eus honte de scruter ces cœurs charmants et je pris modèle sur mon maître, qui baisait les mains des jeunes canéphores et les félicitait d'être l'image du plaisir, de l'abondance et de la générosité.

Au lieu de s'asseoir, elles s'accroupirent aux pieds de leur maître et elles lui présentaient les plus beaux fruits, en cherchant sur